



Russie à Monaco à travers 200 chefs-d'œuvre, tandis que 150 pièces racontent l'immense

Dans les pas de Giacometti

LANDERNEAU (FINISTÈRE)
ENVOYÉE SPÉCIALE
MARIE-ANNE KLEIBER @Makleiber

Le voilà, *L'Homme qui marche*. Il avance de son grand pas immobile et tendu, tout à la fin de la galerie. Cette silhouette radicale, sans doute l'une des plus célèbres d'Alberto Giacometti, date des années de maturité, la décennie 1950-1960. Et cette sculpture devenue une icône clôt logiquement l'exposition chronologique consacrée à l'artiste suisse dans le centre culturel de Landerneau, près de Brest. Mais avant ce final attendu, les visiteurs auront sans doute découvert des pièces moins connues parmi les 150 exposées, des peintures, des dessins fascinants au trait foisonnant, tracés sur tout ce qui lui tombait sous la main, comme ces enveloppes, et des dizaines de sculptures, bien sûr, telle *La Femme-Cuillère*, un totem lisse au ventre concave et à l'air faussement primitif datant de 1927.

« Nous avons mis sur pied une présentation destinée à un public estival et composite comptant des touristes, des familles avec enfants, précise Catherine Grenier, commissaire de l'exposition et directrice depuis 2014 de la Fondation Alberto et Annette Giacometti à Paris. Ces personnes ne connaissent pas forcément toute l'œuvre de Giacometti et nous

allons leur permettre d'en saisir toutes les composantes. »

Le « peuple des morts »

Dans l'espace blanc du Fonds Hélène & Édouard Leclerc, le visiteur remonte le temps, des années 1920-1930 et le passage du cubisme au surréalisme opéré par le jeune Giacometti jusqu'aux figures filiformes de la fin de sa vie. Parmi les chefs-d'œuvre, la très poétique et surréaliste *Boule suspendue* de 1930-1931 – est-ce « un œil sur le fil du rasoir ou le souvenir de l'horloge soleil-lune de son enfance ? » se demande Catherine Grenier – ou *Le Nez*, ce Pinocchio grimaçant de 1949.

Au fil du parcours, la commissaire livre des clés de compréhension : l'importance du socle que Giacometti exécutait lui-même, l'obstination à dessiner ou façonner des têtes, la présence obsédante de la mort, depuis le décès brutal et accidentel d'un homme avec qui il voyageait en Europe à l'âge de 20 ans... Cette faille ouverte dans sa vie et dans ses œuvres nous parle du « peuple des morts », selon l'écrivain Jean Genet, et nous permet de « découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine ».

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Alberto Giacometti se retrouve seul, réfugié dans une chambre d'hôtel à Genève. Il y réalise des statues minuscules, comme cette femme spectaculaire, haute de 4,5 cm, *La Toute Petite Figurine* (1937-1939).

Après guerre, il retrouve son atelier près de Montparnasse. Un

antre de 25 m² évoqué dans une salle de la même taille et photographié par les plus grands, Man Ray, Brassai, Cartier-Bresson, Doisneau...

Enfin, *L'Homme qui marche* côtoie *La Femme qui marche*, plus ancienne (1932). « On y voit clairement des références à l'art égyptien. » Alberto Giacometti a copié dans des centaines de carnets des œuvres sumériennes, africaines, étrusques, byzantines, des gravures de Dürer, des toiles de Cézanne... « C'est un artiste de la synthèse, de l'hybridation. Chacune de ses œuvres est une construction. » Une complexité, un cheminement dont l'exposition rend bien compte, au fur et à mesure qu'on y avance, comme dans la vie. ●

Trois œuvres de Giacometti :
« Le Nez », 1947 (version de 1949) ;
« Homme (Apollon) », 1929 ;
« L'homme qui marche I », 1960.

FONDATION GIACOMETTI/
ADAGP

Giacometti,
Fonds Hélène & Édouard Leclerc,
29800 Landerneau.
Jusqu'au 25 octobre.
Rens. : fonds-culture-leclerc.fr

